

(transcription)

Rocca di Papa 6 décembre 1973

L'âpreté de l'Évangile

L'été dernier a été un peu particulier pour moi en raison des souffrances que Dieu m'avait réservées mais aussi, en conséquence – du fait de l'unité –, pour les quelques membres du Mouvement qui se trouvaient avec moi.

Nous avons toujours affirmé qu'il convient de taire la souffrance et l'amour, mais qu'il nous faut donner la lumière jaillie de l'expérience.

Ce qui s'est passé ces derniers mois me paraît d'une importance capitale pour nous. Il me semble en effet que Dieu a voulu mettre en lumière quelque chose que nous n'avions encore jamais approfondi dans l'Évangile.

Pour l'exprimer de manière un peu audacieuse, je comparerais les souffrances que nous avons connues jusqu'à présent dans notre Œuvre à la douleur que Marie a éprouvée lorsque Siméon lui a prophétisé qu'un glaive lui transpercerait l'âme (cf. *Lc 2,35*). Par contre, les souffrances de cet été ressemblent davantage à la douleur de Marie lorsque, dans sa désolation au pied de la croix, elle a éprouvé ce qui lui avait été prophétisé.

Les épreuves que le Seigneur nous a envoyées se sont succédé, accumulées, à un rythme très rapide, sans trêve.

Je voudrais vous faire part de l'une de ces épreuves, qui m'a touchée personnellement, dans le seul but de vous aider vous aussi si vous deviez vous trouver dans des conditions analogues.

Laisser une Œuvre incomplète?

Les circonstances douloureuses étaient telles que j'ai craint, à plusieurs reprises, de ne pouvoir continuer à servir l'Œuvre de Marie, comme je m'étais efforcée de le faire jusqu'alors. Je ne m'attarderai pas à vous expliquer les raisons de cette préoccupation. Le fait est qu'il m'a été très dur d'accepter une telle souffrance.

La raison principale en est la suivante : loin de vous comme je l'étais, je constatais plus que jamais la beauté extraordinaire et la puissance de l'Œuvre à laquelle jusqu'alors, avec la grâce de Dieu, j'avais donné vie avec vous. Néanmoins, en même temps, je voyais la fragilité des structures de cette Œuvre, que nous avons contemplées dès 1954, mais que nous n'avons pas encore bien expérimentées, ni rôdées.

Je savais très bien que nous devons tous, moi la première, nous rappeler que nous sommes des serviteurs quelconques et infidèles (cf. *Lc 17,10*), surtout devant une œuvre de Dieu. Toutefois comme j'avais porté dans mon cœur, pendant des années, le désir et le souci de la réalisation, de la concrétisation de l'Œuvre telle que Dieu me l'avait montrée, il me semblait que Dieu lui-même voulait que je continue mon service.

Je me suis longuement débattue dans cette épreuve. Pour moi, c'était vivre Marie Désolée, c'est-à-dire perdre l'Œuvre de Dieu dont, en quelque sorte, le Seigneur m'avait rendue mère. Ce n'était pas simple pourtant : je voulais accepter la volonté de Dieu de tout perdre, mais cela contrastait fortement avec ma propre volonté.

En ces moments-là, il m'a semblé que la vie « idéale » en moi devait subir une mutation.

Pendant des années, je l'avais vécue comme une divine aventure, non sans douleur certes. J'avais pu affirmer, avec vous, que ma volonté était presque inexistante, car ma volonté était celle de Dieu. Il me semblait que mon cœur était à l'unisson du sien, à chaque fois qu'il manifestait une de ses volontés.

Et voilà qu'il n'en était plus ainsi.

Comment expliquer cet état d'âme étrange ? Qui pouvait me dire que j'étais chrétienne et focolarine dans cette situation aussi ?

L'exemple de Jésus

Un jour Jésus m'a parlé cœur à cœur et éclairé, d'un coup, sur le sens de ses paroles : « Père, à toi tout est possible, écarte de moi cette coupe ! Pourtant, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! » (*Mc 14,36*).

N'avait-il pas fait appel lui aussi à la toute-puissance du Père pour qu'il éloigne de lui la croix de la passion ? Pourtant Jésus n'était-il pas Dieu et donc un avec la volonté du Père ? Ne lit-on pas dans la Lettre aux Hébreux à propos du sacrifice de Jésus : « Je suis venu, ô Dieu, pour faire ta volonté » (*He 10,7*) ?

Oui, mais devant ce qui l'attendait, sa volonté d'Homme-Dieu s'est manifestée dans toute sa force. Il s'accrochait à la certitude qu'au Père tout était possible, mais à la fin il s'est soumis à la volonté de son Père.

Ces paroles m'ont donné la paix. En outre, elles m'ont permis de mieux comprendre une partie de l'Évangile que nous n'avions pas encore assez soulignée.

Un autre aspect de l'Évangile

À vrai dire, Jésus abandonné n'avait jamais manqué dans notre vie spirituelle. Cependant, pour nous attirer à lui, Dieu avait agi avec nous comme il agit avec tous ceux qui commencent à vivre notre idéal, c'est-à-dire qu'il nous avait orientées en un premier temps vers l'amour, vers ses promesses que nous voyons se réaliser, vers la certitude d'obtenir quand nous demandons et nous en avons sans cesse la preuve, vers la foi qui déplace les montagnes.

Et voilà que je m'apercevais maintenant qu'il y avait également autre chose dans l'Évangile. Une à une me venaient à l'esprit des paroles comme celles-ci : « Maintenant mon âme est troublée » (*Jn 12,27*) ; « Il commença à ressentir frayeur et angoisse. Il leur dit : "Mon âme est triste à en mourir. Demeurez ici et veillez". » (*Mc 14,33-34*) ; « Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés » (*Mt 5,5*) ; « Heureux, vous qui pleurez maintenant : vous rirez » (*Lc 6,21*) ; « Quand il approcha de la ville et qu'il l'aperçut, il pleura sur elle » (*Lc 19,41*) ; à la mort de Lazare, « Jésus pleura » (*Jn 11,35*).

Je me suis aussi rappelé que Jésus avait appelé Pierre « Satan », lorsqu'il lui reprochait de parler de sa fin prochaine, et qu'il est écrit de Jésus : « Il sera livré aux païens, soumis aux moqueries, aux outrages, aux crachats ; après l'avoir flagellé, ils le tueront » (*Lc 18,31-33*).

Existait-il donc une certaine âpreté dans l'Évangile, que nous aussi en tant que chrétiens devions vivre ?

Pour témoigner de l'Évangile, y avait-il autre chose que des maisons, des lieux ou des cités comme Loppiano , où la joie resplendit sur tous les visages ?

Des personnes inquiètes, angoissées, en pleurs, pouvaient-elles témoigner de la Bonne Nouvelle ?

Aurions-nous un jour à demander avec insistance, de manière répétée, sans jamais obtenir

Oui, exactement.

Âpreté de l'Évangile : Jésus crie son abandon et cet abandon ne se résout pas dans la joie comme dans nos épreuves acceptées, mais il se conclut par la mort.

Marie a le cœur transpercé par un glaive mais son Fils, Dieu, ne soulage pas son épreuve. Au contraire, il la laisse aller jusqu'au sommet de la souffrance, contempler la mort de celui qu'elle aimait plus qu'elle-même.

Âpreté de l'Évangile.

Au fond, Jésus nous l'avait toujours dit : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il [...] prenne sa croix » (*Lc 9,23*), cet emblème de la plus grande abomination.

Jésus nous l'avait toujours dit, mais nous ne l'avions pas encore bien compris.

L'heure était arrivée. L'heure de comprendre la vérité la plus évidente que le Christ a apportée sur la terre : son royaume n'est pas de ce monde. C'est à travers les souffrances bien supportées ici-bas que nous irons goûter avec lui son royaume éternel. Sur cette terre rien ne vaut sinon ce que nous faisons pour l'autre vie. Une chose aussi splendide qu'une œuvre de Dieu n'est pas Dieu. Il faut donc que nous nous en détachions pour la lui abandonner, si telle est sa volonté.

Vers la plénitude de la joie

Alors, courage ! Ne prenons pas l'Évangile à moitié.

Que l'âpreté de l'Évangile – âpreté pour notre nature – ne nous freine pas, mais nous donne une grande confiance en Dieu. Sa grâce ne nous manquera jamais, même dans les moments les plus tragiques.

Il est certain que cette quasi « révélation » de la souffrance annoncée dans l'Évangile nous donnera davantage de sérieux, et peut-être moins d'enthousiasme pour les belles choses idéales de cette terre. Cependant elle n'empêchera pas que se réalise la promesse de Jésus : « Qu'ils aient en eux ma joie dans sa plénitude » (*Jn 17,13*).

Peut-être n'avons-nous pas encore expérimenté cette plénitude.

L'Évangile est d'une immensité insondable.

Que Dieu nous donne encore du temps pour le sonder dès cette vie, si telle est sa volonté.

Quant à nous, promettons-lui à nouveau que nous voulons faire sa volonté, et non la nôtre.

Crions-lui, à travers nos larmes, notre peur, ou lorsque nous sommes décontenancés, que nous croyons encore et toujours, en toutes circonstances, à l'Amour, à cet Amour qui unit en une seule arabesque la vie terrestre et la vie éternelle.

Et que Marie, notre maman, nous aide dans notre faiblesse.

(in *La Parole de Dieu*, Nouvelle Cité Paris 2008, pp. 69-77)